

Le Galepin

- BLEU -

n°14 - 1^{er} décembre 2018



Les cinq sens – Jacques Linard, 1638

n°14 – Les cinq sens

Sommaire

DANIÈLE PERRAULT	
LÉLIA OU LALIE	3
JE T'AI À L'ŒIL	4
CARAMBAR B.	
.....	6
MARIO LUCAS	
CINQ SENS, CINQ VIES	7
BERNARD BOUCHOT	
LES CINQ (OU SIX) SENS...	10
SYLVIE TURLAIS	
ÉMOI	15
ROGER WALLET	
DANS LES YEUX DE GRAND-MÈRE	17
MICHEL LALET	
CINQ PLUS UN	19
NADINE FOUCHET	
UNE BAIE ROUGE A ROULÉ	
SUR LA GELÉE BLANCHE DU JARDIN	20
BERNARD BOUCHOT	
AU HUITIÈME JOUR...	22
SYLVIE VAN PRAËT	
PLUME BLEUE	30

LÉLIA OU LALIE

Lélia est sourde, enfin partiellement. L'âge venant, elle perd petit à petit ses facultés auditives. À regret, car redoutant d'avouer son infirmité, elle a dû commander des appareils. Elle les porte à contrecœur, les oublie dans une boîte russe en bois laqué noir où sont peintes une église à bulbes et une isba. Ou bien elle omet de changer les piles minuscules qu'elle conserve dans un écrin tout aussi ravissant, une boîte à pilules achetée aux Puces. Elle fait d'ailleurs tomber bien souvent ces piles en les changeant et se retrouve alors à quatre pattes sur sa descente de lit à leur recherche.

Pour elle, le théâtre qu'elle fréquentait autrefois assidûment ne lui procure plus le même bonheur, car on n'est plus au temps de Molière où les acteurs déclamaient avec emphase. Au cinéma, souvent dites avec l'inflexion propre à la confiance, beaucoup de répliques lui échappent. Dans un concert d'orgue dans la cathédrale, passe encore, le volume sonore la fait toujours tressaillir de plaisir, mais dans une fête, elle a grand peine à suivre les conversations et s'isole.

Elle n'est pas morose, toujours heureuse de contempler la gaité autour d'elle. C'est une bonne vivante qui ne se laisse pas démonter par cet aspect dégradant de son vieillissement et qui cherche ailleurs d'autres sources de divertissement et d'émoi. Elle visite tous les monuments historiques de sa région qui, comme elle le constate, sont légion.

De cathédrale en mémorial, de musée en mausolée, de manoir en oratoire, elle remplit ses journées et ses yeux de beauté. Elle trotte

derrière les guides pour coller à leurs talons et se suspendre à leurs lèvres.

Aujourd'hui, cette petite femme bien en chair dans une robe décolletée à volants noirs, une écharpe rouge sang enroulée autour de son cou, visite l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire en compagnie d'un vieil ami, un homme grand et mince en chemise blanche au col ouvert et en jeans. Ils forment pour les observateurs un couple disparate qu'elle qualifie avec l'autodérision qui la caractérise de "double patte et patachon". À la croire, les patachons devaient leurs formes arrondies au fait qu'ils buvaient et mangeaient beaucoup, à chacune de leurs escales. Mais pourquoi étaient-ils petits, elle ne saurait l'expliquer.

En cet après-midi d'été, sous la tour-porche à colonnes et à chapiteaux richement sculptés, les touristes se rassemblent autour d'un moine portant un scapulaire noir ceint à la taille d'une cordelière.

– L'abbaye fut fondée en 630...

– En six cent trente ?

– Oui, en 630. Ce seront les premiers moines à vivre selon la règle de Saint-Benoît dont les reliques y seront transférées en 666.

– En six cent soixante-six ?

– C'est ça, en 666. Cet événement est à l'origine de la rapide extension, de la prospérité et du rayonnement de l'abbaye de Fleury...

– De Fleury ? répète Lélia sur le ton du doute.

– Oui, Madame, vous avez bien entendu !

Un léger agacement est perceptible dans la voix du guide, partagé par les autres visiteurs et

surtout par une dame tout de beige vêtue et accessoirisée, qui mitraille Lélia du regard.

– Je disais donc, l'abbaye de Fleury aussi appelée abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, car le village changea plus tard de nom.

François, qui accompagne Lélia, la tire par le coude derrière une colonne, à l'écart.

– Arrête de jouer à l'écho, Lalie !

– Ca va, j'ai saisi ! Mais pourquoi tu m'appelles Lalie ?

– Je t'expliquerai plus tard.

Ils rallient le groupe. Lélia a compris la leçon et se tait. Sortant du lieu, ils pénètrent dans le

petit café qui jouxte les bâtiments conventuels.

Lélia s'enquiert alors :

– Pourquoi Lalie, François ?

– Je t'explique. Quand tu pratiques l'écholalie, comme tu l'as fait tout à l'heure, tu es particulièrement pénible.

– Merci ! Et l'écholalie, c'est quoi, c'est grave ?

– C'est la répétition automatique par une personne des paroles que son interlocuteur vient de prononcer. Pigé, Lalie ?

– Garde ton sang-froid, François... – elle sourit avec malice – À la fin, tu es froissant, François...

Là, c'est lui qui éclate de rire sans réserve.

JE T'AI À L'ŒIL



*L'image disparaît –
Salvador Dalí – 1938*

Cet hidalgo brun aux bacchantes à la Dali et à la barbiche blonde me regarde avec insistance, je dirais même avec lubricité. Ah ! miam, miam ! Non, pour qui se prend-il, ce métèque ? Il a dû se teindre ou se décolorer le poil pour jouer les Don Juan de pacotille. J'observe son

environnement, il m'apparaît singulièrement médiocre. Très dépouillé, pas du genre à attirer une señorita en quête de fortune. Sol carrelé noir et blanc d'un vulgaire, carte géographique suspendue au mur, un explorateur sans le sou, sans découverte à son actif, si ce n'est dessous

les robes de quelques donzelles accommodantes.

En ce qui me concerne, il a beau vouloir me dire : "Je t'ai à l'œil", il se trompe l'œil, ce barbon. Je ne suis pas de celles que l'on cueille par une simple œillade, ni même avec un bouquet d'œillets. Et puis, le ridicule de ses longues moustaches frisées au fer m'incommode. Une paupière inférieure lourde, un nez busqué et des narines épatées à la fois. Cela peut vous paraître antinomique, mais si, regardez-le bien, ce satyre. Dieu qu'il est laid !

Il aurait besoin d'une bonne psychanalyse. Je crois qu'il va falloir appeler le Dr Sigmund à la rescousse pour le soigner. Au moins, ils auraient en commun une même prédilection pour le poil. Pour celui-là aussi, tout est sexe. M'est avis qu'ils s'entendraient bien, l'homme de l'Est et le Méditerranéen, car ce que l'un avait toujours à l'esprit, l'autre l'a à l'œil, une Ève.

Mon hidalgo, dans les épaules nues de son Ève, anticipe avec délectation le grain de la peau de ses seins, de son ventre, de son pubis que cache le bouillon de mousseline de sa robe. Sa prunelle concupiscente luit à l'idée de l'exploration. Il esquisse un demi-sourire de connivence. Non, mais, mon bonhomme, je ne marche pas dans ton jeu. Ceci dit, je suis soulagée de penser que ce n'était pas moi que tu convoitais ! Pouah !

Il louche sur une femme enceinte, le vieux sadique. Autrefois, on comparait les femmes menues et fraîches à des sujets en porcelaine de Saxe ; lui, il ne doute de rien, il veut s'offrir un délicat Vermeer. Certes, il a bon goût, le bougre, un artiste en son genre. éclairée d'une douce lumière qui pénètre dans la pièce, le Vermeer en question lit la lettre d'un mari parti en guerre. Une intimité qui exigerait de lui la discrétion du gentleman qu'il est bien loin d'être ! Ah ah ! Une jeune épouse dans une position intéressante, la conquête n'en sera que plus ardue, plus grisante, plus glorieuse...

Prends la poudre d'escampette, sale pervers, ne souille pas la beauté de cette future mère, sens le feu de mon regard assassin qui, d'un seul coup, d'un seul, te fait sombrer derrière le rideau, hors du tableau.



Il s'est arrêté au bord de la route. Le paysage était merveilleux. Il l'a admiré longtemps. Trop ! Il aurait dû lire le panneau de mise en garde : « Danger ! Paysage à perte de vue. »

L'odorat est une chose étrange. Il faut être nez pour prétendre en avoir, et être bien né pour avoir reçu l'éducation qui permet de l'affiner.

Un goût, des goûts. Un goût d'égouts. Dégoût d'égout.

Ils ont jeté leurs lignes dans l'eau de la rivière. Ils ne parlent pas, ils ne bougent pas, cela pourrait inquiéter les truites qui nagent à contre-courant : c'est qu'elles ont l'ouïe fine à ce qu'il paraît.



CINQ SENS, CINQ VIES

L'ouïe (et l'enfant parut)

Ça caille ici! Fermez-moi la porte! Mais qu'est-ce que j'leur ai fait! Si j'avais su, je s'rais jamais sorti! Il faisait bien chaud à l'intérieur, gîte et couvert, en plus; un petit coin sympa quoi! Alors, j'vous dis pas le coup d'air froid que j'ai pris dans la gueule quand j'ai passé la tête. Enfin, c'est comme ça, faut faire avec! Et encore, ça c'est rien par rapport au reste. Quel reste? Eh bien, le vacarme qu'il y avait, ça courait et ça criait tout autour de moi et en plus, ces cons, ils m'ont passé de l'eau chaude sur le corps. L'enfer ne doit pas être pire! C'est un garçon? C'est une fille? C'est quoi ce binz? Ouh là là! Où est-ce que j'ai mis les pieds? Mais vraiment, le pire c'était tout ce tintouin, et j'te cause, et rigole, et j'te touche la main... Fais risette... Qu'il est beau... Qu'est-ce qu'il ressemble à son père... À sa mère... Dis, comment tu t'appelles? Comme si j'allais leur répondre! Et j'vous dis pas la claque sur le cul que j'ai pris, pendu par les pieds, ils sont cinglés ces zombies! Habillez-moi, donnez moi à bouffer, et basta! Tirez-vous! Laissez-moi dormir! Mais pourquoi je n'suis pas resté à l'intérieur, bordel de dieu! Et après? Ils vont me faire quoi encore? Pourquoi j'suis là? Et ce bruit! Merde! Ce bruit! J'en ai les oreilles qui bourdonnent. Quand je repense qu'à l'intérieur j'étais bien peinarde, lové dans ma bulle, à sucer mon pouce. Et au calme surtout. Au calme! J'ai envie d'y retourner, ne plus entendre tous ces bruits, ces sons qui ne veulent rien dire, ces conneries que les uns et les autres racontent sur moi... Fermer les écouteilles! Ne plus rien entendre. Du calme merde! Du calme! (Inutile

de vous dire que pour les autres personnes dans la pièce, c'était dur aussi pour leurs tympans...).

Le toucher (premier amour)

Il m'en a fallu du temps pour comprendre, comprendre qu'il n'y avait pas que le foot dans la vie (excusez-moi les copains!), j'avais bien, quoi, la quarantaine bien tassée... mais non, j'déconne! Bon, en fait, je ne m'en souviens plus trop... Je sais qu'à sept ans, à la sortie de l'école, une belle petite Réunionnaise m'avait sauté sur le dos (elle m'aimait, la pôvre, elle a dû être déçue par la suite) et qu'à quinze ans j'avais embrassé sur la bouche (j'en ai encore les marques!) la charmante Danielle (je ne peux dire son nom, devoir de réserve oblige), mais tout cela ce n'était pas ce qu'on appelle communément le premier amour, juste les premiers émois et le premier flirt. Non, pour mon premier amour, j'avais dix-huit ans et, excusez du peu (j'avais fait fort sur ce coup-là)... elle venait d'Anvers! Mignonne la petite, blonde, cheveux très courts, yeux bleus et la peau... Oh, sa peau!... Mais je vais y revenir. Bref, pour faire court, c'était pendant les grandes vacances, elle était venue chez son cousin qui habitait dans mon bled (un pote à moi) et un jour (ou peut-être une nuit? Non, non, pas une nuit, en tout cas, pas cette fois-là... j'allais dire ce coup-là, mais ça ferait mauvais genre) on s'est retrouvé tous les trois au bord d'un petit étang... On a sympathisé... et puis, une chose en entraînant une autre... Demain soir, on va à la fête foraine, tu viens avec nous? Ce que je ne savais pas, c'est que

cette sortie se faisait en voiture, la fête se déroulant à dix kilomètres. Ni une, ni deux j'y vas (fallait pas rater ça, qu'auriez-vous fait à ma place?). Le soir venu, je monte sur le siège arrière, à côté d'elle, tout contre, elle m'embrasse, me caresse le visage, ma main s'aventure sous son pull (impossible de dire la couleur...) et là, je sens sous mes doigts pubères la douceur de sa peau, de la soie, de la soie! Je m'en souviens encore. (Par la suite, je ne l'ai plus revue, son père lui ayant trouvé un autre prétendant.)

L'odorat (parfum de femme)

Inutile de vous dire que des histoires d'amour, j'en ai connu plein d'autres par la suite (c'est mon côté prétentieux, excusez-moi), mais il y en a une qui m'a obsédé pendant des années, je ne sais pourquoi. Enfin bref, je vais vous raconter tout ça afin que vous puissiez vous faire une idée (n'hésitez pas à me faire part de vos remarques, cela m'aidera à nettoyer mon disque dur). Je travaillais à Paris à l'époque, prenant le train chaque jour de la semaine. En général, je passais mon temps à bouquiner (polars, poésie, revues...), ne relevant la tête qu'une fois arrivé à la Gare du Nord, mais ce jour-là, quelque chose flatta mes narines, une odeur étrange, un parfum pour être précis, mais un parfum que je n'avais jamais humé et que je ne sentirai plus jusqu'à ce jour. Une senteur entêtante, comme irréelle, un mélange de musc, de cannelle, de lilas, d'encens, de verveine citronnelle, un peu poivrée aussi. Je levai la tête. En face de moi, était assise une belle jeune femme, cheveux longs et bruns, les lèvres luisantes et écarlates, l'œil sombre. Elle semblait perdue dans ses pensées. À la descente du train, je décidai de la suivre, ne quittant pas des yeux son imper bleu roi. Puis,

ce fut le métro et plus rien! Elle avait disparu. Quelques jours plus tard, je fis un cauchemar terrible, je suivais cette femme dans la forêt... J'arrête là, c'est trop affreux à raconter. Au matin, je me réveillai trempé de sueur et glacé d'effroi. Dans la chambre ce parfum s'était répandu sur chaque chose et me collait à la peau. Je l'ai toujours en moi, quarante ans plus tard, partagé entre m'en défaire et le garder comme un trésor.

Le goût (un bon vin pour tourner la page)

Ça y est, c'est fini! Quarante ans à bosser comme un con, finis les boulots de merde, les chefs imbus de leur personne, les temps passés dans les transports. Je tourne la page. Ouf! J'arrive enfin à l'épilogue, encore une page et je referme le bouquin, ne restera plus que la quatrième de couverture pour tout résumer. Pourvu que cette dernière page ne me colle pas aux doigts! Alors, cette dernière page j'y mets quoi? J'invente? Du style "faux pot de départ" ou bien je termine en apothéose? Une fin inattendue comme dans une bonne nouvelle? Canapés rassis ou foie gras? Sidi Brahim ou Chassagne-Monrachat? J'avoue que j'ai longtemps hésité... direction la Bourgogne (un petit producteur, presque un ami, ça va les scotcher!)... plus que trois jours.

Le jour dit, je ne vous raconte pas, vous savez comment ça se passe: tout le monde est là; ceux qui m'aiment et les faux-culs (y'en a, si si!), debouts devant moi (belle veste et nœud pap') et mon boss, attendant le fameux discours (les deux discours plutôt)... et bla bla bla... le plus beau, le plus grand, le plus fort, le plus intelligent, le plus gentil... le meilleur d'entre nous! Et le cadeau. Quoi le cadeau? Ben oui, il y a toujours un cadeau. Faites pas chier avec vos questions à la con! Alors, le

cadeau ? Mein Gott : un Monory (pas une toile bien sûr, faut pas exagérer, non, une sérigraphie... quand même, j'ai failli tomber su'l'cul !) Et après ? Quoi après ? Je ne vais pas tout vous mâcher... hé bien, le pot ! Le cuistot (ce n'est quand même pas moi qui allais me taper tout le boulot) sert les canapés au foie gras et moi je débouche les bouteilles délicatement et remplis les verres ballons à moitié (pour mieux sentir le parfum du terroir). À la vôtre, santé ! Je ferme les yeux, gonfle mes narines, aspire deux ou trois gouttes de ce nectar, mes papilles sont en effervescence... Je titube, les gens pensent que c'est l'émotion... NON ! C'est le Chassagne ! HUMMMM !

La vue (*et la lumière disparut*)

Marcel (un sacré plaisantin celui-là) avait balancé un jour en déconnant Pleure pas mon gars, un jour tu y retourneras à l'intérieur de ta mère ! Comment ça ? avais-je répliqué. Eh bien, tu finiras bien par le retrouver le noir de son ventre ! Je n'avais pas compris et puis, nous étions encore jeunes et puis, parfums de femmes et un bon bourgogne ça nous suffisait, Allez, à la tienne ! Mais maintenant, quand je veux boire un bon vin, il me faut attendre que quelqu'un me tende le verre. C'était venu progressivement, DMLA sèche qu'il avait dit l'ophtalmo. Peu à peu la lumière s'était atténuée, je savais qu'un jour... Désormais, je ne pouvais que me fier à mes autres sens, ce que j'entends, ce que je touche, ce que je sens ; toutes les choses qui me semblaient banales depuis bien des années m'étaient maintenant essentielles et de la plus grande importance. Mon pote Marcel venait toujours me voir, mais finies les rigolades, juste le Chassagne, de temps en temps. Au début, on voit trouble (on croit que c'est de la myopie), puis ça s'aggrave

lentement, jusqu'à ne plus distinguer que les formes et un peu de clarté, puis l'obscurité s'installe, on passe de la canne blanche au fauteuil. On est tributaire des autres. Ah, retourner dans le ventre de ma mère ! Comme j'aimerais revenir dans cette chambre où tout le monde gueulait, en prendre plein la gueule de cette lumière !

Si un jour, vous sortez du ventre de votre mère, profitez-en bien, prenez votre temps, savourez cet instant, regardez autour de vous, goûtez le bon lait chaud qui sort du sein dénudé, humez toutes les odeurs, touchez les mains qui se tendent vers vous, écoutez les gens qui s'agitent, ce moment ne durera pas.



LES CINQ (OU SIX) SENS...

La pièce, toujours petite dans ce genre d'officine – il faut limiter les coûts – est plongée dans une semi-obscurité. Cette fois-ci, ils ne seront pas plus de quatre ou cinq pour cette séance de révision. Le vidéoprojecteur est installé, le ventilateur ronronne, l'air est surchauffé. Ils se sont assis aux quatre coins de la salle. C'est l'avant-dernière séance d'entraînement avant l'examen final qui aura lieu dans deux semaines. Rien ne peut plus en théorie leur échapper, exceptés les nuances, les coups tordus et foireux que les examinateurs ne manquent jamais d'imaginer le jour J. Le moniteur va aborder quelques cas difficiles, ceux qui peuvent prêter à confusion et qui obligent plus d'un candidat à repasser l'épreuve.

– Aujourd'hui, dit-il, après s'être placé devant l'écran, solidement campé sur ses deux jambes écartées afin que tous puissent tous le voir, nous allons examiner les sens de circulation.

Oui, je sais, vous ne vous y attendiez pas, cela peut paraître superflu ou vous sembler d'une évidence déconcertante mais, erreur ! Erreur ! Ils méritent toute votre attention. Les sens de circulation font partie de ces petits embarras qui obsèdent le conducteur car ils sont à l'origine de nombreuses confusions qui font le bonheur des gendarmes toujours prompts à vous remettre une invitation à participer au train de vie de l'État.

Les sens de circulation sont au nombre de cinq, assène-t-il. Certains experts vont jusqu'à en distinguer six, plus serait répétitif ou exagéré.

Avant de commencer il les observe un à un afin d'être certain qu'ils l'ont correctement compris, ce qui n'est pas gagné d'avance. Non

pas qu'ils soient idiots, mais parce qu'il emploie parfois des mots que leur professeur de français au lycée n'oserait même pas prononcer. Il tend la télécommande qu'il tient dans sa main, presse le bouton "Avant", le vidéoprojecteur engage la première diapositive qui affiche en lettres rouges sur fond jaune : "Les cinq sens du code de la route".

– Nous aborderons successivement le double sens, le sens interdit, le sens unique, le sens giratoire, le sens alterné. Nous verrons également rapidement le contresens, qui est une variante à conserver dans un coin de sa tête.

Il prend son inspiration, s'apprête à commencer..

– Ça en fait six, alors, lance l'un des jeunes.

– C'est l'option, Lucas, le sixième sens, celui qui est spécial, comme pour les sens biologiques... Vous savez... la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et..., selon certains, la prémonition... Oui, comme dans *Le Sixième sens* avec Bruce Willis, Bernard... Bon, on se concentre.

Le double sens, lâche-t-il avec force, comme si son auditoire s'était déjà assoupi dans l'obscurité, en même temps qu'il engage la première diapositive dans l'appareil. C'est le cas ordinaire : celui où chacun roule d'un côté de la voie de circulation, en général à droite. Je précise ce détail pour ceux qui penseraient qu'avec l'ouverture des frontières tout le monde roule à droite. Eh non ! Ce serait oublier la détestable pratique anglo-saxonne qui consiste à ne jamais faire les choses comme tout le monde. Si vous allez un jour vous promener au royaume de la reine Elisabeth, placez-vous immédiatement à gauche et

retenez que le double sens britannique reste un double sens bien que les véhicules ne roulent pas dans le même sens que chez nous. En principe ça tombe sous le sens. Il faut donc faire preuve de prudence.

Lucas? Sur les trottoirs, comment est-ce que ça se passe en Angleterre? Je ne sais pas. J'imagine comme chez-nous. Revenons à notre photo si vous voulez bien et à l'inévitable question qui est traditionnellement posée lors de chaque session: "Au prochain carrefour, le véhicule A venant sur votre gauche aura-t-il la priorité?" Si vous êtes attentif vous aurez noté où se trouve le véhicule A sur l'axe de circulation à double sens. Mais piège! Attention! Ouvrez les yeux! Il y a tellement d'individus qui ne tiennent pas leur droite que ce n'est plus un repère fiable et que vous pourriez vous croire en Angleterre.

Ça fera un joli carton! Oui Bernard. Ce sera l'occasion d'apprendre à faire un constat. On peut voir ça comme ça. Mais vous pourriez vous entraîner à la maison en faisant semblant d'avoir eu un accident... Comme avec le jeu des *Mille bornes*... Ce n'est pas pareil? Il n'y aura pas l'ambiance. Il faut apprendre à garder son calme. Vous vous disputez tout le temps avec votre frère Kevin, ça va faire un carnage... Jérôme? Ce serait un coup de Trafalgar. Angleterre, Trafalgar... amusant! La Bézézia? C'est un peu la même chose, Lucas... Alors, laquelle des deux il faut cocher? Aucune, Lucas! C'était une façon de parler. Vos amis plaisaient. Allez, cas suivant!

Le sens interdit! Par définition il n'est pas autorisé... Kevin? Vous avez lu ça où: "Il est interdit d'interdire les sens interdits"? Votre père, en 68, sur les barricades? Moi, je connaissais "Il est interdit d'interdire". Oui, mais votre père était routier et les sens interdits, ça l'emmerdait... Je reconnais que, parfois, ça nous oblige à faire de grands détours. Il est vrai

qu'à cette époque-là, on se faisait plaisir à les prendre et c'était aussi une technique efficace pour se tirer d'affaire lorsque l'on était pris dans une manifestation. Mais revenons à nos moutons, s'il vous plaît! Regardez cette diapo. Que remarquons-nous? Oui Jérôme, il y a un gros panneau rouge avec un rectangle blanc au milieu. Un défaut de peinture? Non, c'est le symbole du sens interdit: un rond rouge avec un rectangle blanc au milieu. Pourquoi à l'horizontale et pas verticalement comme la rue? Je pense qu'un polytechnicien a dû travailler de longues années sur la sémiologie... la meilleure représentation possible de l'interdiction. Lucas, un X en travers aurait été peut-être plus appropriée, cela aurait été plus intuitif.. Ce n'est pas faux, mais c'est un rectangle blanc qui a été choisi. Arbitrairement? Si vous voulez. Rouge parce qu'il est en colère si on le prend? Ouais, bon, de toute façon le problème n'est pas là! Le panneau indique un sens interdit, donc une rue que l'on ne doit pas emprunter à contresens. Photo suivante, c'est la même rue prise dans le sens de circulation imposée: qu'observons-nous?... Les feux de recul de la voiture qui est à une vingtaine de mètres en avant sont illuminés. Bien observé, Bernard. Qu'en déduisez-vous? Que le conducteur remonte la rue en sens interdit à reculons. Oui! Lucas? Est-ce interdit? En principe oui, bien que ce ne soit pas précisé dans le code de la route. Qu'est-ce qui se passe si une voiture s'engage dans cette rue alors que l'autre fait sa marche arrière? Ça dépend de la taille et du poids du conducteur qui sort de la voiture qui recule... Euh, oui... On peut voir les choses de cette façon, Bernard.

Le sens unique! On le reconnaît en général à la jolie flèche blanche posée sur fond bleu. Mylène? En effet, c'est la même chose que le sens interdit, c'est le complément logique. C'est compliqué? Non, je ne crois pas... Il est

unique, oui. Parce que la circulation ne s'y exerce que dans un seul sens. Unique comme vous? Vous êtes fille unique? Ce n'est pas la même chose, Mylène. Je vous écoute Kevin: il peut y avoir plusieurs sens uniques dans une ville. Bien sûr! Vous ne comprenez pas? Comment peut-il y avoir plusieurs sens uniques alors qu'il est unique, donc tout seul par définition. Vous jouez sur les mots, Kevin. C'est une question de compréhension... Si vous voulez, Bernard... Non, ils ne sont pas stupides... Ne pleurez pas, Mylène, Bernard n'a pas voulu être désagréable avec vous. Si? Il se moque de vous tout le temps. Mais non... De toute façon, ce n'est pas pour ça que vous pleurez. Ah? C'est parce qu'ils sont malheureux les sens uniques, mais comment le savez-vous? Parce que vous êtes fille unique et que vous êtes malheureuse, alors ils le sont forcément aussi. Comment vous dire, les sens uniques, ce ne sont pas des personnes, il s'agit seulement de sens de circulation dans une rue. Et puis, ils ne sont jamais seuls puisqu'ils vont de pair avec les sens interdits. Ah! Enfin! Un sourire sur vos lèvres. Eh oui, un sens unique s'accompagne de deux panonceaux différents et complémentaires, un à chaque extrémité de la rue. Mais ils ne sont donc jamais vraiment ensemble... C'est exact, Mylène. Et ils se tournent le dos c'est vrai, aussi. C'est triste? Ce ne sont que des choses, qui ne voient et ne sentent rien vous savez. Qu'est-ce que j'en sais? Je... Lucas? Est-ce qu'une rue peut être à double sens sur sa moitié et à sens unique sur l'autre? Oui, bien sûr. Quel est le sens de votre interrogation? Il n'y en a pas. C'était juste pour dire cette évidence. Notez cependant que le sens interdit ne l'est pas forcément à tout le monde: les vélos, les bus... C'est dégueulasse? Je n'emploierais pas ce mot, c'est seulement une disposition prise pour fluidifier le trafic urbain et optimiser le transport public. C'est dégueulasse quand même, si vous voulez

Kevin. Et alors la voie à sens unique devient une voie à double sens et le sens interdit ne l'est plus vraiment... Vous cherchez la petite bête Lucas. OK! On en reste là pour aujourd'hui. Diapos suivante: le sens giratoire.

Le sens giratoire... C'est probablement le sens le plus complexe dans sa mise en pratique. D'abord, il tourne en rond, ce qui n'aide pas le conducteur à prendre une direction précise, surtout lorsque l'on est d'une nature indécise. Il en existe de si petits que le rayon de braquage d'une voiture est trop grand pour en suivre correctement la courbure, au point que certains les coupent par leur milieu, et de si grands, avec tellement de ramifications, que les conducteurs inexpérimentés doivent en faire plusieurs fois le tour avant d'en sortir. Il y en a qui n'en sortent jamais ou qui s'y perdent et qui, après de longues heures d'angoisse, abandonnent leur véhicule à cheval sur le trottoir en partant à pied, l'air penaud et en marmonnant des mots et des phrases dont le sens échappe au sens commun. Lorsque le fait est trop répétitif, plutôt que de reprendre le plan de circulation ou de modifier le rond-point qui aura coûté fort cher à la collectivité, les automobiles clubs, dans un élan de solidarité, installent des distributeurs de calmants, de sandwiches et boissons énergisantes pour venir en aide aux malheureux et sustenter ceux qui sont au bord de l'épuisement. Tenez, sur cette diapo, voici le rond-point de l'Arc de Triomphe à Paris: pas moins de quatorze embranchements avec trois niveaux de cercles emboîtés dont un pour les vélos et les piétons. Dans leur grande sagesse, les responsables de la voirie les ont fait tourner dans le même sens, ce qui oblige l'usager à en refaire le tour s'il s'est trompé de sortie ou s'il a manqué de changer de voie à temps. Le rond-point est le sport préféré des services de l'équipement: il y en a plus de quarante mille en France... Alors il ne

faut pas négliger la bonne conduite à tenir face à ces incontournables de la circulation routière. Ils exigent de vous la plus grande attention. Il y a ceux dont l'utilisation tombe sous le sens : on vire à droite et on poursuit sa route jusqu'à la sortie voulue. Ne pas oublier de mettre son clignotant du bon côté au fur et à mesure de la progression, comme je vous l'ai appris. La difficulté, c'est que le sens giratoire peut être complexe lorsque plusieurs ronds-points s'emboîtent les uns dans les autres en mélangeant les sens de rotation. Quelques-uns sont à sens unique (sens inverse des aiguille d'une montre : le cas le plus fréquent) cependant que d'autres fonctionnent par moitié en combinant les sens de circulation. Le flux entrant est séparé en une moitié qui part à gauche, l'autre à droite avec, en bout de chacun des tronçons, de beaux panneaux de sens interdits pour éviter de poursuivre sur la branche venant en face à contresens. Le système à double sens emboîté a été testé avec des modes de circulation contra-horaire vers l'intérieur et récupération d'un sens unique en sortie où les branches de contournement dextre et senestre se rejoignent. Il faut avoir un sens aigu de la praticité pour inventer de pareilles choses. Nos experts ont le sens de l'humour et celui des affaires vu le prix de ces équipements. Et que dire des ronds-points qui récupèrent des rues toutes en sens unique avec bien entendu en sortie des magnifiques panneaux de sens interdits... Oui, Jérôme, ils sont rouges avec un rectangle blanc à l'horizontale. Impossible de ressortir de là sans que le policier en faction ne vous remette un carton... non pas rouge, Jérôme, vert, un PV si vous préférez. Mais les services communaux ont été prévoyants, en vous engouffrant dans le parking souterrain qui a été construit par hasard en son centre et moyennant deux euros, vous pouvez accéder aux sorties souterraines

qui donnent dans les rues avoisinantes. Ces parkings municipaux seraient d'une rentabilité remarquable : les élus ont souvent le sens des affaires !

Le sens alterné. C'est celui de l'indécision : une fois oui, une fois non... Une fois je passe, la suivante je ne passe plus... Il est exaspérant. Il faut cependant le respecter. C'est ça, Bernard, vous l'avez remarqué vous aussi, ce feu tricolore qui n'affiche que du rouge et du vert avec le chronomètre en dessous qui n'en finit pas de décompter les secondes. Vous seriez tenté de passer quand même lorsqu'il n'y a personne qui attend de l'autre côté... Il ne faut pas, ça pourrait vous coûter quelques points. C'est quand même mieux que de poster deux ouvriers toute la journée pour laisser passer les voitures, non ? Ça supprime des emplois ? Je n'en suis pas certain, Jérôme. Si ! Bon. Notez qu'en général, on utilise le sens alterné parce que les voitures ne peuvent pas se croiser sur une voie qui est bloquée pour cause de travaux, en raison d'un accident, des fois aussi pour rien, en prévision d'interventions futures. Ces fois-là ça vous énerve franchement. Je vous comprends, Lucas, mais l'Équipement a ses raisons qui restent de grands mystères parfois. Kevin ? Votre père vous a raconté qu'un sens unique peut être muté en sens alterné, et que donc le sens interdit perd tout son sens puisque la voie est parcourue dans les deux sens... De toute façon, il s'en fout parce qu'avec son bahut, il passe partout quand il veut... Il travaille, lui ! C'est son choix. Mylène ? Oui, des voies uniques peuvent se transformer en voies à double sens alterné. Dans ce cas, elles ne sont plus tout à fait uniques... Ça doit vous faire plaisir ça, non ? Non ? Pourquoi ? Parce que c'est donner de faux espoirs aux voies à sens unique ! Je n'y avais pas pensé. Ne pleurez pas Mylène, je vous en prie.

Le contresens. C'est le joker de l'examineur : un bijou d'inattention et de dangerosité. On l'associe abusivement aux troisième et quatrième âges, ce qui est faux car il n'y a pas mieux partagé que le contresens. Tout le monde le pratique de 18 à 65 ans, et au-delà. Les spécialistes ont dressé le portrait-robot du "contresensiste"-type.

C'est un homme en général... Vous l'auriez parié, Mylène..., il est dépressif, fauché, il a le moral dans les chaussettes... Oui, Jérôme, c'est dangereux de conduire avec des chaussettes en accordéon, on peut se prendre les pieds dedans et perdre les pédales... Bien vu Bernard. Il est souvent en voie de séparation... C'est une façon de parler, Jérôme, en instance de divorce si vous préférez, il ne s'agit pas de bifurcation sur la route... Il est déboussolé... Non, Bernard, il ne s'agit pas d'un problème de GPS... Désocialisé, suicidaire... Comme votre père, Kevin ? Depuis qu'on lui a retiré son permis de conduire... Il a pris une voie d'accès à l'autoroute à contresens avec son semi... Il avait bu..., il a insulté les gendarmes... Ça fait beaucoup... Pas de

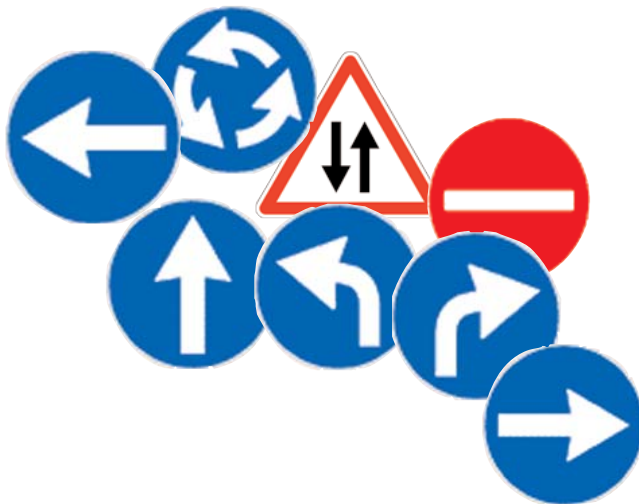
commentaires désagréables Lucas ! Et si vous ne voulez pas payer votre passage au péage, ne faites pas comme certains : ne remontez pas les bretelles d'accès à rebrousse-poil... C'est interdit!... C'est vous qui allez vous les faire remonter... Comme votre père, Kevin... Il a dû hérissier le poil des gendarmes, oui, Jérôme, c'est certain... Je suis content que vous en riiez Mylène, ça prouve que vous avez de l'humour.

Il regarde sa montre.

- Bien ! C'est l'heure.

Il s'est repositionné devant le faisceau du projecteur, une main posée en visière sur le front. Le cours est terminé. L'air est chargé de relents de respiration confinée, il est humide, presque poisseux. Comme un acteur sur scène il scrute la salle du regard. Il y a une interrogation dans ses yeux : un doute sur les capacités de ses élèves ? Lorsqu'ils franchissent la porte de l'école en partant, il leur lance :

"Et rappelez-vous : avant toute chose, le jour de l'examen, faites appel à votre bon sens..."



ÉMOI

Il sonne seize heures au clocher de l'Abbaye de Saint-Jean-lès-Sens. Ève vêtue de son béret rose et de son manteau fuchsia sautille, comme une enfant, du trottoir au caniveau, dans les flaques, tout en croquant à pleines dents dans sa Pink Lady. C'est son rituel du mardi lorsqu'elle se rend à son cours de peinture rue Décence. Elle a besoin de sucre rond en bouche qui lui ravive les papilles et lui booste les neurones avant d'attaquer deux heures de création dans l'atelier des 2A.

2A pour Adam Adach, artiste polonais qui a suivi de brillantes études à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon puis de Paris où il vit en temps normal. Mais actuellement il est à Sens pour une résidence artistique de trois ans. Ève a tout de suite saisi cette occasion unique d'apprendre à ses côtés. Elle a découvert l'univers artistique du peintre à l'exposition « Fruits de la Passion » au Centre Georges Pompidou en 2012 et est tombée amoureuse autant du parcours tourmenté de l'artiste que de ses créations sensibles.

Adam a préparé son cours, l'atelier est baigné d'une douce mais néanmoins éclatante lumière d'avril. En plein milieu de la pièce une table, sur la table une nappe en lin, au milieu de la table une pomme rouge carmin, lustrée, brillante à souhait, offrant ainsi le contraste parfait avec la matité du tissu. Sur cette nappe, Adam a déposé une goutte d'encre rouge, une seule goutte, le rouge se diffuse, crée à l'improviste la forme improbable de l'instant. Son élève peut arriver, il est prêt.

Pétillante, Ève lance un bonjour clair et franc en poussant la porte. Adam la salue discrètement, lui explique que le travail de cette séance porte sur une nature morte. Ève sourit dans son fort intérieur, ce thème correspond bien à ce que dégage aujourd'hui son professeur. Mais au même instant les yeux bleu profond perçants qui se plantent dans son regard la ramènent à une tout autre réalité : non, Adam est bien vivant, triste mais vivant. Adam s'éclipse dans le réduit où il remise toiles et fournitures ; rester à l'atelier lui serait difficile. Oui, difficile. À distance il donne alors la consigne à son élève qui dépose son manteau sur une chaise : « Croque-moi cette pomme ! » Comment peut-il connaître ma faiblesse, mon pêché mignon pense Ève. Mais elle ne se fait pas prier, se saisit de la pomme et goulûment la porte à ses dents. Elle sort en même temps son matériel, un pinceau qu'elle glisse derrière son oreille, un toile de lin qu'elle pose sur le chevalet, sa palette, un peu d'eau, le sirop du fruit lui coule dans la gorge, c'est bon. Elle s'imprègne

du lieu, observe la nature morte que le rayon de lumière anime en plein cœur. Ah oui tiens, en plein cœur... de la table : un cœur rouge que l'encre a dessiné. Quelle déclaration, s'exalte Ève, loin d'être insensible à cette beauté masculine cachée dans un cagibi. Ce fantasme l'amuse. Elle sourit. Adam l'observe. Elle est d'une grâce indécente, d'une sensualité insolente. Dès qu'elle est là, Adam perd ses moyens, tous ses sens sont en émoi... mais... mais quelle effrontée... elle a chipé la pomme, il ne s'attendait vraiment pas à cela. Le boulot sur la nature morte s'échappe dans la bouche gourmande. Elle croque, il craque. La voir se délecter l'affole, sanguine à la main il dessine, calé contre la porte de l'arrière-boutique, ses yeux ne se détachent plus de la nuque opaline, des joues rose poudré, de la bouche rose bonbon acidulé. Il la voit s'appliquer dans des gestes lents et nuancés, il en est amusé, attendri même. Elle est imprévisible et il aime ça. Elle a une charme fou et ça le rend dingue.

Ève se remémore les toiles d'Adach où le traitement pictural se fait très sommaire, loin des fioritures et des coulées de peintures artificielles, l'artiste choisit en effet la simplicité des formes, des couleurs et de la matière. La toile vierge apparaît souvent au milieu des lignes presque schématiques de ses compositions. L'économie du trait et de la couleur, souvent dans les tons pastel, offre au regard une atmosphère douce, parfois proche de la nostalgie. C'est vers cela qu'elle tend, elle veut sur la toile restituer avec justesse cette atmosphère épurée, elle veut rendre palpable la sensation de pouvoir toucher l'étoffe, de sentir l'encre élargir sa tâche, la lumière pénétrer l'étoffe. Et d'où il est, Adam ressent cela, il la sent captivée, concentrée sur l'essentiel. C'est gagné, leur travail a porté ses fruits. Le peintre polonais saisit alors un moment de l'existence ordinaire mais intense, sa nouvelle toile exprime, avec une sobriété de moyens, l'instant unique où culmine la force d'un sentiment, d'une émotion pure. Très difficilement traduisible et reproductible, ce moment tient à très peu de choses. C'est pourquoi la matière du peintre se fait discrète, limitée et le temps est comme suspendu. Tous deux sont attentifs à ce qui les intéresse véritablement, la représentation de l'instant précis. L'atelier est baigné dans un calme absolu, on n'entend plus que leur souffle retenu, le bruit de la craie qui s'étale, le trait du pinceau qui s'encre pour l'éternité. Le rapport insensé entre ces deux êtres s'intensifie, leur relation s'identifie au premier coup d'œil jeté sur leurs toiles d'une profondeur remarquable.

Adam n'osa pas jeter son dévolu sur sa muse mais il garda pour toujours précieusement sa *Pink Lady*, 7 avril 2015, *Sens*, collection privée. Elle n'en a jamais rien su.



DANS LES YEUX DE GRAND-MÈRE



1953.

Grand-mère, 1953.

Les yeux de Grand-mère, 1953.

Dans les yeux de Grand-mère, 1953.

Du blanc dans les yeux de Grand-mère, 1953.

Il s'installe du blanc dans les yeux de Grand-mère.

Peu à peu il s'installe du blanc dans ses yeux.

Ça vient peu à peu, il s'installe du blanc dedans.

Elle tâtonne. Ça vient peu à peu, il s'installe du blanc.

Elle hésite, elle tâtonne. Ça vient peu à peu, ça s'installe...

Elle se perd, elle hésite, elle tâtonne. Ça vient peu à peu.

Maintenant elle se perd, elle hésite, elle tâtonne. Ça vient...

À petits pas maintenant, elle se perd, elle hésite, elle tâtonne.

Elle marche à petits pas maintenant, elle se perd, elle hésite.

Mon bras. Elle marche à petits pas maintenant, elle se perd.

Elle prend mon bras. Elle marche à petits pas maintenant.

Où elle est, elle prend mon bras. Elle marche à petits pas.

Elle ne sait plus où elle est, elle prend mon bras. Elle marche.

Je lui fais – elle ne sait plus où elle est, elle prend mon bras.

“Tu me vois ?” je lui fais. Elle ne sait plus où elle est, elle prend...

“Grand-mère, tu me vois ?” je lui fais. Elle ne sait plus où elle est.

Elle hésite. “Grand-mère, tu me vois ?” je lui fais. Elle ne sait plus.

“Mon chéri !” Elle hésite. “Grand-mère, tu me vois ?” je lui fais.

“Mais bien sûr, mon chéri!” Elle hésite.
“Grand-mère, tu me vois?”

Elle m'embrasse, “Mais bien sûr, mon chéri!”
Elle hésite, Grand-mère.

Quelqu'un descend l'escalier. Elle m'embrasse,
“Mais bien sûr, mon chéri!” Elle hésite.

Ma mère descend l'escalier. Grand-mère
m'embrasse, “Mais bien sûr, mon chéri!”

La robe de ma mère qui descend l'escalier.
Grand-mère m'embrasse, “Mais bien sûr!”

“C'est quoi, la couleur de la robe de ma mère
qui descend l'escalier?” Grand-mère m'embrasse.

Elle répond – “C'est quoi, la couleur de la robe
de ta mère qui descend l'escalier?” – Grand-mère.

“Rouge!, elle répond, la couleur de la robe de
ta mère qui descend l'escalier...”

Elle a raison: “Rouge!, elle répond, la couleur
de la robe de ta mère”.

Je n'en reviens pas. Elle a raison: “Rouge!, elle
répond, la couleur de la robe”.

Tout blancs, je n'en reviens pas. Elle a raison:
“Rouge!”, elle répond.

Ses yeux sont tout blancs, je n'en reviens pas.
Elle a raison: “Rouge!”

“Et moi, mes yeux?” Ses yeux sont tout blancs,
je n'en reviens pas. Elle a raison.

“Verts”, elle répond. “Et moi, mes yeux?” Ses
yeux sont tout blancs, je n'en reviens pas.

“Ils ont des reflets verts”, elle répond. “Et moi,
mes yeux?” Ses yeux sont tout blancs.

“Ils sont bleus, avec des reflets verts”, elle
répond. Et moi, mes yeux...

Et moi, mes yeux, voyez, ils sont marron...



CINQ PLUS UN

Sylvie ne pouvait pas me sentir. Marc trouvait que je n'étais pas à prendre avec des pincettes. Jean-Louis ne pouvait pas me voir. Sarah ne voulait plus m'entendre. Philippe disait que tout ce que je faisais et représentais était dégoûtant.

Alors en premier lieu, j'ai loué un engin de chantier chez Tuloutou et j'ai creusé une fosse au fond de mon jardin. Planté huit madriers au bord du trou, mis des poutres par le travers, fait une sorte de plancher suspendu et déposé la terre par-dessus.

Puis j'ai commencé par Philippe. Je lui ai arraché la langue avec une pince à bûches. C'est gros une langue. C'est énorme. Jamais je n'aurais pensé que c'était aussi volumineux ! Tiens, si j'osais, je dirais que c'est dégoûtant, une langue.

Pour Sylvie, ça a été plus facile. Juste coupé le nez. À ras. Et rempli le trou avec de la soude caustique. Soude caustique, signe évident d'humour pince-sans-rire.

Crever les deux yeux de Jean-Louis a été une partie de plaisir. Enfin, je veux dire pour moi. Un binoclard ramené à zéro à chaque œil, ça se fait en moins de deux. C'est pas Afflelou qui dirait le contraire. Plus simple qu'avec Sarah. Une colonie d'œstre du Costa-Rica dans chaque oreille (on trouve tout à la Sarah-mitaine), jusque là ça va : le difficile c'est d'éviter qu'elles ne se tirent avant d'avoir fait leur boulot. Une journée pour la ponte et ensuite : voguent les larves perceuses... Quant à Marc, c'est du boulot à l'ancienne : feuille de boucher sur chaque poignet. Schtock ! Schtack ! Vas-y mon gars avec tes pincettes maintenant !

J'ai rangé tout le monde proprement dans la fosse, j'ai installé mes petites charges explosives sur les huit madriers, je me suis assis tout au fond au milieu d'eux. Dans dix secondes, quand ça va péter, normalement tout l'échafaudage va s'effondrer dans le trou et la terre va recouvrir proprement l'ensemble.

Y a rien de tel que le sixième sens. Le sens de l'humour.

Allez, salut la compagnie.



UNE BAIE ROUGE A ROULÉ SUR LA GELÉE BLANCHE DU JARDIN

Une forte odeur de fromage flotte dans la pièce.

Sur le buffet foncé, Violette dépose un plateau. En corrigeant la disposition des morceaux, lui reviennent en mémoire les joyeuses chamailleries fraternelles qui entouraient invariablement la présence du roquefort dans la ronde des fromages. Chacun avançait ses arguments avant de parier sur la provenance de celui que tous s'accordaient à nommer le *royal fromage*. Société ou Papillon? Piquant, terreux, fondant ou revêche, chacun avait son goût, sa préférence ce qui, le vin aidant, avait pour effet d'animer la fin des repas de famille. Violette sourit à l'évocation de ces souvenirs.

Elle se dirige vers la fenêtre; la neige a commencé de tomber. Le paysage se transforme doucement. Les plus grandes feuilles ne retiennent pas encore les flocons. On distingue toujours les rondins de bois qui séparent la pelouse des espaces réservées aux fleurs. Bientôt le jardin ne connaîtra plus ces frontières. Cette image connue, et qui va renaître sous ses yeux, rend Violette sereine et mélancolique à la fois.

Elle se sent douce, cotonneuse, comme si la neige en tombant tamisait ses émotions.

Hier, elle a coupé des branches du houx pour orner la porte d'entrée d'une couronne accueillante et déposé le reste du fagot au pied de l'arbuste.

De petites baies rouges forment des taches sur la neige.

Violette se dirige vers la cuisine où, sur une volette, refroidit le pain d'épices préféré de ses filles: le Leckerli, un biscuit épicé à base de miel, de fruits confits et de fruits secs. Le

parfum piquant de la cannelle baigne la pièce.

Elle a peiné à trouver du gingembre et n'a pas mis de noisettes dans la pâte cette fois-ci. Depuis vingt-cinq ans, chaque fin d'année, elle aménage la recette sans que ni Marthe ni Rosy n'y prennent garde. Seule Blanche, la cadette, savait débusquer l'intrus.

Une cerise confite s'est échappée. Du bout des doigts, Violette la replace dans le sillon qui ouvre le pain d'épices de part en part. Elle se ravise. Cette cerise s'est enfuie; elle la reprend, la fixe longuement. Pourquoi cette cerise-là est-elle sortie du gâteau?

La neige tombe maintenant en flocons serrés et tire un rideau laiteux devant la fenêtre.

Les questions se bousculent, la mélancolie vire à la tristesse.

Violette croque la cerise avec l'espoir de ravalier par-là même les larmes naissantes au coin de ses yeux. En vain. Elle se blottit dans le fauteuil en velours rouge du salon, son refuge.

Sa vie a été rouge, gaie comme un champ de coquelicots, et tragique aussi, comme une rivière de sang, sur la neige.

La sonnerie du téléphone la tire de sa torpeur. Violette se lève lentement. Elle saisit le combiné. Allo. Quelques minutes de silence. Avant de raccrocher elle répond d'une voix résignée, Je comprends, c'est plus prudent, je vous embrasse.

Elle retourne dans la salle à manger, saisit le plateau et regarde fixement le roquefort en marchant vers la cuisine.

Le Leckerli a refroidi. Elle découpe une tranche, ferme les yeux. La douceur sucrée du miel a gagné son combat sur le piquant des épices. Les fruits offrent une délicieuse résistance au fondant de la pâte brune. Une cerise éclate au creux de son palais.

La neige a recouvert le jardin. La blancheur diffuse une lumière puissante.

Les petites baies rouges ont été ensevelies.

Le sapin a changé de silhouette. Ses branches ploient désormais sous une couverture blanche. Il a l'air dépité.

La route est impraticable. Ses filles ne viendront pas. La neige a cette année encore choisi leur camp. Violette les imagine à la fois soulagées et contrariées de se soustraire à ce rendez-vous qui a perdu le goût de leur enfance, de leur innocente et joyeuse fraternité, un soir de Noël.

Violette s'enroule dans son grand poncho de laine, enfonce sur sa tête un chapeau de feutre, chausse ses bottes de peau et sort.

Elle décroche de la porte la couronne de houx. La neige a cessé de tomber.

L'air chaud qui s'échappe de sa bouche et la précède laisse une empreinte fugace dans l'atmosphère.

Le tapis blanc est immaculé. Elle hésite. Elle avance dans l'allée. Le doux bruissement de ses bottes aplatissant la neige l'invite à poursuivre.

Le village est silencieux. Aucune roue n'est encore venue redessiner les rues.

Seule la fumée des cheminées témoigne de la vie qui se joue derrière les vitres embuées des maisons de pierre.

Violette pousse la grille grinçante du cimetière. Un oiseau occupé à picorer au pied du grand

if prend peur.

Elle avance dans l'allée centrale, s'arrête devant une tombe.

Elle y dépose la couronne de houx. Une baie rouge s'en échappe.

Les questions se bousculent à nouveau. Violette extrait de sa poche un mouchoir qu'elle porte à ses joues.

Elle retire ses gants, les rassemble et les agite en quelques coups secs pour dégager la neige.

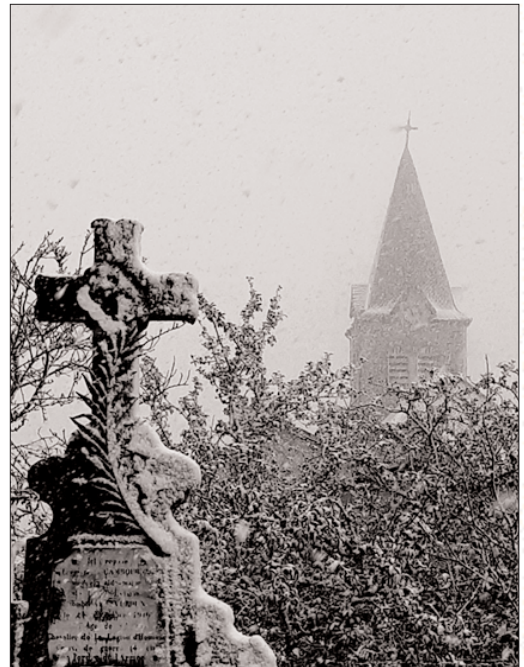
Sur la pierre apparaissent :

Un nom : *Blanche Darrieux 12 mars 1980 - 24 décembre 2001.*

Une inscription : *À jamais dans nos cœurs, petite sœur.*

Un haïku :

*Une baie rouge
a roulé
sur la gelée blanche du jardin
Buson*



AU HUITIÈME JOUR...

Du haut de son trône, Il contemple Sa création. Il en est fier. Il a bien œuvré. Six jours ! Et encore ! Il aurait pu faire plus court, mais Il a pris son temps pour réfléchir et, surtout, Il s'est même gardé une petite réserve au cas où l'un de ses archanges lui aurait dit : "En cinq jours, c'est possible aussi ?" Les archanges, les anges et autres locataires des cieux sont facétieux : quant à vivre l'éternité, il vaut mieux s'amuser un peu, même aux dépens du Tout-Puissant.

Le succès a été total. Ils L'ont acclamé à tout rompre, ils ont chanté Ses louanges et se sont montrés très admiratifs : exagérément. Ils ont appris à être flatteurs car Il aime la flagornerie. À l'aube du huitième jour, lorsqu'Il eut récupéré de Sa fatigue, ils se sont rassemblés sur le balcon céleste en tenue d'apparat. Ils avaient lissé et blanchi leurs ailes. Alors, dans un silence respectueux ils ont admiré le lever de Terre : un spectacle déjà vu des millions de fois ailleurs. Il faut dire que, depuis toujours Il n'a jamais manqué une occasion de s'essayer à la Création du Monde. Ça L'amuse tellement de jouer à Lui-même. Au début, dans un souci d'ordre, Il numérotait chacune de Ses tentatives. Il y en a eu tellement qu'Il a fini par abandonner cette pratique. Donc, une fois encore, ils s'extasiaient avec force commentaires, mettant en avant Sa grandeur, Son incommensurable intelligence, Son Inventivité... Tous ? Non ! Pas Nahashel, l'irréductible archange qui refuse encore et toujours d'adhérer à la bonhomie générale.

Nahashel est un cas. La Sainte communauté s'est souvent demandée pourquoi Il l'avait fait celui-là. Une épine dans le pied, un empêcheur

de tourner en rond, le rabat-joie de service prompt à la critique, toujours en quête de la plus insignifiante des imperfections. Le SQC (Service Qualité Céleste) à lui tout seul.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Elle ne te plaît pas ? Ne l'ai-Je pas assez bien pensée ? lui lance-t-Il en le voyant se tenir à l'écart des autres avec sa mine circonspecte. N'est-elle pas sublime ? Réponds-Moi, Je te prie !

- Sans vouloir te vexer, Seigneur, des planètes, Tu en as fait des milliards : de plus laides, de plus belles, des tas qui se ressemblent... Ce n'est pas une nouveauté.

Dieu le dévisage, les yeux plissés, le front barré par trois rides de contrariété.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'avais rien conçu d'aussi parfait depuis bien longtemps rétorque-t-Il. Cet équilibre entre l'eau et les continents, ce bleu du ciel, cet air si pur...

- Oui, oui...

- Quoi, "Oui, oui" ?...

Ceux qui se trouvent à proximité d'eux s'éloignent de quelques pas, discrètement, mais pas trop loin pour entendre ce qu'ils vont se dire. C'est que, Là-haut, le comméragage est une activité soutenue, un sport même !

- As-Tu bien vérifié dans les détails ce que Tu as fait ?

- Pour qui Me prends-tu ? s'exclame le divin Créateur.

- À Ta place...

Dieu ferme à demi les yeux et scrute l'archange qui arbore un sourire provocateur à peine dissimulé.

- Nahashel, si Tu me cherches...

- Loin de moi cette idée saugrenue, Seigneur,

mais Tu as bâclé le travail.

- Nahashel...!

- Il faut dire les choses comme elles sont, c'est tout. Constate par Toi-même.

- Qu'est-ce qu'elle a cette Terre ? Elle ne te plaît pas ? N'est-elle pas correctement éclairée ?

- Avec un pareil Soleil, ce serait malheureux.

- Est-elle trop chaude ou trop froide ?

- Elle est tempérée à souhait avec des contrastes intéressants.

- Et toutes ces étoiles qui scintillent la nuit au firmament, ne les ai-Je pas harmonieusement réparties ?

- Nul n'aurait été mieux qualifié que Toi pour égayer la voûte céleste.

- Et la Lune ? N'est-elle pas placée à la bonne distance pour le bon équilibre de la planète ?

- Au centimètre près !

- Et ces océans et ces montagnes bordées de plaines, tout cela n'est-il pas réalisé dans de justes proportions ?

- Il n'y a pas plus affiné que Ton sens inné des proportions : l'océan est bleu, les montagnes sont couvertes d'une neige immaculée à leurs sommets, les plaines verdoyantes s'étendent à perte de vue...

- Et ces forêts, et ces prairies ?

- J'y venais, Seigneur. Tu as produit une palette de verdure inégalée, imaginé une variété d'arbres et de plantes à couper le souffle.

- Et ces animaux dans les océans, sur terre et dans les airs ? Aurais-tu seulement été capable d'en créer un seul, Nahashel ?

- Je n'ai pas Ton imagination, je n'aurais jamais pu concevoir une telle profusion.

- Ah ! Et les hommes, hein ? Les hommes. Comment les aurais-tu faits si tu es incapable d'imaginer un lézard, une buse ou ne serait-ce qu'un papillon ?

- Tu as raison. Je n'ai ni Ton imagination ni Ton habileté pour faire cela, encore moins ce

qu'il convient pour sculpter un homme à partir d'une poignée de glaise malaxée entre Tes doigts divins. Et puis, l'astuce de la côte pour créer la femme... alors là, le trait de génie.

- Allons, allons...

- Si ! Il faut être Toi pour faire cela.

- Bon ! Alors, dans ce cas, que reproches-tu à Mon œuvre ?

Nahashel se penche au balcon et regarde attentivement la Terre. Il porte ses mains en visière comme pour mieux observer les choses. De temps à autre il fait une petite grimace qui agace le Très-Haut.

- Qu'y a-t-il ? Dis-moi ce qui te dérange ! Je te l'ordonne !

D'un bout à l'autre du Royaume des Cieux tombe un silence de plomb.

- J'ai remarqué, oh, pas grand-chose, quelques points de détails, des brouillies, rien de très important vu de si loin, mais comme Tu le sais pertinemment, ce n'est pas à Toi que je vais l'apprendre : c'est dans les détails que se cache le Diable.

- Ha, ha, ha... Je ris ! Je m'esclaffe ! Encore une comme celle-là et Je t'envoie faire un stage longue durée en Enfer. Je te ferai une recommandation, compte sur Moi !

- Ne le prends pas ainsi, Seigneur, je ne fais que constater.

- Tu as intérêt à être au mieux de ta forme.

Nahashel s'approche du balcon, regarde la Terre en contrebas devant lui et prend un air navré.

- Regarde ce que Tu as fait.

Dieu s'approche.

- Eh bien ?

- Tu ne remarques rien ?

- Rien.

- Suis-moi.

Les voilà plongés dans une observation minutieuse de la surface de la Terre. Et puis, sans

qu'un mot ait été prononcé, leurs corps disparaissent pour réapparaître au milieu d'une clairière parcourue par un ruisseau clair qui sinue paresseusement entre des arbres chargés de fruits à l'ombre desquels poussent toutes sortes de légumes. Un peu à l'écart se tiennent Adam et Ève, assis sur un tronc couché au sol. Dieu jette un regard circulaire autour de lui, tout semble en ordre, il prend un air étonné.

- Alors ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Rien ne Te choque ? Les poissons dans l'eau, les oiseaux dans le ciel et ces deux-là assis là-bas ?

- Les poissons et les oiseaux vont dans tous les sens, quant à Adam et Ève, ils rêvassent.

- Regarde mieux !

- Que veux-tu que Je regarde à la fin ! ?

Nahashel prend Dieu par le bras et le conduit jusqu'au bord du ruisseau.

- Là, ces poissons, ne trouves-Tu pas qu'ils nagent bizarrement, et ces oiseaux dans les cieux qui se percutent les uns les autres en plein vol et qui se cognent à tout ce qui leur fait obstacle... Est-ce normal ?

Les voilà devant Adam et Ève qui ne semblent ni les avoir remarqués ni se voir l'un l'autre ; leurs regards sont vides de toute expression. Nahashel s'approche d'eux, il leur passe une main devant les yeux, ils ne cillent pas, ils ne se rendent compte de rien. Dieu reste perplexe.

- Attends que Je consulte mes plans... Ah ! Ah ! Bien sûr ! J'ai trouvé ! Figure-toi que Je leur ai donné des yeux mais que j'ai oublié de leur donner la vue ! C'est cocasse, non ? Non ? Ça ne te fait pas rire. Eh bien tu as tort. Toi, J'ai dû oublier de te doter du sens de l'humour. Bon, voilà, c'est fait. Regarde maintenant comme tous vont droit, virent de gauche et de droite sans plus se heurter. Et ces deux-là, qui se dévoilent des yeux maintenant !

Dieu vit que cela était bon, que cela était bien.

Il conclut en donnant une bourrade dans le dos de Nahashel en disant "Tu vois, ce n'était qu'un point de détail !"

Il y eut un soir, il y eut un matin.

Nahashel est accoudé à la balustrade. Les archanges vaquent à leurs occupations. Dieu termine son petit-déjeuner. Il le voit de loin et le hèle.

- Tu n'as rien d'autre de plus intéressant à faire que de passer ton temps penché à ce balcon ? N'y a-t-il pas quelques archanges ou anges avec qui il te plairait de passer de bons moments ?

- Ne le prends pas mal, Seigneur, mais je crains qu'il n'y ait encore un problème. Dans Ton enthousiasme, ne serais-Tu pas allé un peu trop vite ?

- Veux-tu que Je t'apprenne le respect dû au Créateur de toute chose ?

La voix a claqué, tel un coup de tonnerre. Le Royaume s'est figé, des cous se sont enfoncés dans les épaules, des yeux se sont abaissés. Dieu n'est pas content. Nahashel finira par être banni, pensent certains. Il serait temps, seraient tentés de dire quelques autres.

- Approche, Seigneur ! Constate par Toi-même ! Tu me puniras plus tard si je le mérite vraiment.

Dieu se lève en jetant sa serviette par terre avec un geste de mauvaise humeur.

- Tu M'échauffes les sangs, Nahashel. Je sens que Je vais sévir.

Il S'approche de Son archange qui pointe du doigt la Terre :

- Regarde !

- Oui et alors ? C'est la Terre. Elle est ronde, elle tourne sur elle-même à la bonne vitesse, elle va autour du Soleil faisant quatre saisons et celui-ci fait également le tour de la galaxie. Une mécanique parfaitement huilée et brillamment

pensée et conçue. D'autres le diront un jour.

- Ce n'est pas de cela que je veux Te parler. Viens.

Les voilà une nouvelle fois dans le jardin d'Éden. Nahashel désigne Adam et Ève qui sont occupés à cueillir des fruits. Ils les observent en silence. Dieu se penche vers Nahashel.

- Ils ramassent des fruits.

- En effet, répond l'archange.

- J'ai créé les fruits et les légumes pour qu'ils s'en nourrissent. Il n'y a rien d'anormal à cela.

- Je sais.

- Bon, alors, tu es gentil mon petit, mais là, si c'est tout ce que tu as à Me montrer Je rentre à la maison et Je te prie de croire que Je vais M'occuper sérieusement de toi !

- Attends ! Vois les fruits qu'ils mangent.

- Des pommes, des poires, des brugnon, des fraises... C'est bon ça...

- Ne remarques-Tu pas qu'ils collectent aussi bien ce qui est vert que ce qui est mûr, blet ou même pourri ? Et qu'ils les mangent indifféremment ! Parfois à s'en rendre malades !

Dieu fronce les sourcils.

- Non ? Ne Me dis pas qu'ils avalent n'importe quoi. À s'en rendre malades ?

- Ben si !

La constatation trouble le Créateur.

- Ils n'ont donc aucun goût pour les bonnes choses... Ils ignorent... Ah, mais... Bon sang ! J'ai oublié... Voyons, voyons... Oh misère !...

Il réfléchit intensément. Il se masse la tempe droite d'une main en même temps qu'il porte l'autre devant Sa bouche.

- Bien sûr, c'est évident ! s'écrie-t-Il triomphalement.

- C'est ce que je pensais, commente Nahashel. N'est-ce pas ?

- Pourquoi est-ce qu'aucun de vous ne M'a rien dit ? Le goût ! L'odorat ! C'est important,

ça ! Quelle bourde ! Et ces deux-là, qui ne sont même pas capables de faire la différence entre ce qui est pourri et ce qui ne l'est pas... Ni de sentir le doux parfum de ces fruits au lieu de celui de la putréfaction ? Qu'ont-ils dans la tête ? Et dire qu'en principe Je les ai faits à Mon image... Moi, si parfait, si sensible, si raffiné... Ah, Je sais... C'était le dernier jour, Je devais être fatigué... C'est que J'ai tellement de choses à faire, à M'occuper de vous tous aussi... Vous ne M'êtes pas d'une grande utilité dans ces moments-là... Je vous vois trop souvent rire de Mes infortunes...

- Tu sais, ils sont pratiquement nés de la dernière pluie, ils ont encore besoin d'apprendre.

- Tout de même !

- Il faut leur donner un peu de temps. Mais, bon, privés du goût et d'odorat, ils ne pouvaient pas faire de miracles...

- Oh, ça va, hein ? Des miracles, Je vais t'en faire, Moi !

D'un claquement sec de doigts, Il corrige l'oubli.

- Tiens ! Voilà !

Adam, qui vient justement de croquer à pleines dents dans une poire couverte de moisissure, recrache ce qu'il a en bouche avec une grimace de dégoût.

Dieu vit que cela était bon, que cela était bien. Il conclut en donnant une bourrade dans le dos de Nahashel en disant "Tu vois, un point de détail, c'est tout."

Il y eut un soir, il y eut un matin.

Au dixième jour, Nahashel ne voulut pas prendre Dieu au dépourvu. Aussi chercha-t-il à éviter de Le mettre en colère car, une fois de plus, il avait trouvé une imperfection à Sa création. Comme il s'attendait à une réaction violente de Sa part, il choisit d'accrocher sur le

bord du balcon céleste une feuille où il avait griffonné rapidement : "Retrouve-moi là où Tu sais." On entendit un hurlement :

– NAHASHELLLLL !!!!!

L'univers tout entier retint son souffle.

– Il n'a donc aucun courage pour oser Me laisser ce misérable message accroché à cette balustrade ? Et vous autres, là, qu'est-ce que vous avez ? Hors de ma vue ! Assez de ricane-ments. Je ne veux plus vous voir tant que Je n'aurai pas mis la main sur Nahashel qui est digne du plus venimeux des serpents que J'ai mis sur le sol de cette Terre. Je vais le corriger, Je vais le mater, Je vais le dresser ! Sortez ! Sortez tous d'ici ! Je veux être seul. Oust ! Du balai !

Nahashel attendait patiemment l'arrivée de Dieu. En entendant Son hurlement, il avait souri : "Encore un petit coup d'aiguillon dans la fierté du Très-Haut", s'était-il dit. Ce n'était pas pour lui déplaire car il est utile de rappeler de temps en temps à Dieu qu'Il est distrait.

– Non, Je ne suis pas distrait ! tonna-t-Il en apparaissant. Je suis surtout très occupé et trop sollicité par vous autres qui ne cessez de Me demander tout et n'importe quoi. C'est ce qui Me fait perdre quelquefois le fil de Mes pensées ou qui Me brouille dans ce que J'entreprends. Et figure-toi, Nahashel, que tu es justement au centre de Mes pensées. Tu es Mon obsession. Tu es mon cauchemar. Je crois qu'il est temps que Je te corrige un peu. Tu ne cesses de Me ridiculiser et Je n'aime pas ça.

– Mais Vous Vous trompez, Seigneur ! Loin de moi cette intention. Vous faites erreur. Quel intérêt aurais-je à cela ? Qui, d'ailleurs, peut se moquer ou même se comparer à Vous ? Personne ! Il faudrait être inconscient. Notez que je ne cherche pas à devenir un de Vos favoris... Je tiens uniquement à Vous rendre service. Si j'avais quelques ambitions personnelles, je

m'y prendrais autrement.

– Ce serait ridicule et présomptueux de ta part, en effet ! Que Me vaut ta convocation ? Encore un point de détail, J'imagine ?

– Oui... En quelque sorte. C'est que, pour une raison qui m'est étrangère, je me suis attaché à cette Terre et à toutes les choses que Vous y avez mises. Elle est destinée à un bel avenir et je ne voudrais pas que ce projet soit bancal dès le départ.

– Ne Me prends pas pour un imbécile. Tes ronds de jambes n'ont pas d'effet sur Moi. Je t'ai à l'œil.

– Qu'allez-Vous donc chercher là ?

– Que signifie ce message suspendu à la rambarde ?

Nahashel regarde autour de lui comme s'il se méfiait d'une présence inopportune.

– Qu'as-tu à fureter des yeux ainsi ?

– Je ne voudrais pas que l'on nous épie ou que de fausses rumeurs circulent à propos de ce qui se passe ici.

Dieu dévisage Nahashel avec un regard suspicieux.

– Et qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Nahashel baisse la voix.

– Ne les entendez-vous pas ?

– Qui ?

– Adam et Ève, bien sûr !

– Évidemment que Je les entends ! J'ai des oreilles pour cela ! Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils ont à jacasser de la sorte ? Ils se disputent ?

– Ah pas du tout, répond Nahashel avec un air embarrassé.

– Ne tourne pas autour du pot, s'il te plaît.

– Vous allez Vous fâcher.

– Parle, te-dis-Je. Nous verrons après si Je m'emporte.

– Les avez-Vous vraiment faits à votre image ?

Dieu se tourne vers Nahashel et lui lance un regard mauvais.

- Quelle drôle de question ! Évidemment ! Où veux-tu en venir ?

Se retournant vers le couple, Dieu les interpelle, agacé :

- Mais n'avez-vous pas fini de bavarder si fort ? Vous ne pourriez pas baisser d'un ton ? On ne s'entend plus ici !

Adam et Ève continuent à se parler à tue-tête.

- Est-ce que vous entendez ce que Je vous dis ?... Hé ! Ho ! Je vous parle, nom de Moi.

Nahashel a tourné la tête de côté pour qu'Il ne le voie pas sourire.

- Ils ne M'entendent pas !

- Je crains que non.

- Je ne comprends pas...

- Je crois que Tu les as faits sourds.

- Mais non. Ne sois pas ridicule !

- Pourtant...

- Toutes les créatures entendent ! Observe ces lapins...

Il claque dans Ses mains : "Ha ! Tu vois comme ils détalent ? Et ces oiseaux ?" Il siffle un trille qui lui vient naturellement aux lèvres et plusieurs viennent se poser devant eux et Lui répondent.

- Eux, entendent, oui. Adam et Ève, non.

Dieu réfléchit un instant, il se gratte le sommet du crâne.

- À quel moment ai-Je fait cela ?... Non... Non... Pas à ce moment-là non plus... Avant la sieste ? Non ! Alors... Ah, peut-être... si, avant le repas du midi. C'est possible : ils étaient les derniers de la liste, J'ai dû les oublier. Ça peut arriver, non ? C'est même certain. En fait, comme souvent, tu t'alarmes pour peu de choses, Nahashel. Je vais y remédier immédiatement.

D'un claquement sec de doigts, Il corrige l'erreur. Ève dévisage Adam, ahurie de l'entendre parler pour la première fois : parler, crier plutôt. Elle lui plaque une main sur la bouche et lui dit

de ne plus hurler de cette manière car elle n'est pas sourde, lui non plus d'ailleurs.

Dieu vit que cela était bon, que cela était bien. Il conclut en donnant une bourrade dans le dos de Nahashel en disant "Tu vois, ça ne sert à rien de courir aux quatre coins du Paradis ; c'était juste un point de détail à régler !"

Il y eut un soir, il y eut un matin.

Le lendemain, au onzième jour, Nahashel ronge son frein pour ne pas aller déranger Dieu dès les premières heures du matin. Il a tout passé en revue et tout semble désormais en ordre si ce n'est un détail insignifiant à première vue, sans aucune importance pour le peuple céleste qui ignore tout de la vraie vie : celle qui se déroule sur Terre. Après les rododromades de la veille, il préfère attendre la fin d'après-midi pour déranger encore une fois Dieu : lorsque le soleil est encore assez haut dans le ciel de l'Éden et qu'une douce chaleur prédispose à ne rien faire, sinon s'allonger au bord de la rivière sur le sable fin et chaud et attendre l'instant propice...

C'est avec un long soupir qu'Il voit s'approcher Nahashel. En l'apercevant de loin, Il se demande ce qu'il va encore Lui reprocher. Cela devient lassant à la fin. Pas un jour de tranquillité, pas une heure sans se demander quand il va apparaître. Toute nouveauté ne s'accompagne-t-elle pas de son lot d'imperfections, de petits défauts de naissance qui se règlent dans le temps ? Ahhh... Nahashel !... Comme Sa vie serait plus divine s'Il ne l'avait pas créé ! Il pourrait S'amuser, aller flâner ici et là sur l'un des innombrables mondes qu'Il a créés, provoquer quelques-unes de Ses créatures, édicter de nouvelles tables de lois, aider à fendre les eaux en deux, en trois ou en quatre selon Son humeur du jour, faire pleuvoir des lapins plutôt que des sauterelles, initier quelques rixes ou

guerres en Son Saint Nom – Il a un penchant pour les péplums – mais il y a Nahashel. Il aurait dû l'appeler Emmerdel, cela lui aurait mieux convenu : quel gâcheur de plaisir celui-là, un coupeur de poil en quatre.

Le voilà devant lui.

– Que veux-tu, Nahashel ? Qu'as-tu encore trouvé qui ne va pas ? Sois bref, Je suis las de ces tracas. Je travaille à un autre projet, Je n'ai plus trop de temps à perdre avec cette Terre. J'aurai bien le temps d'y revenir quelquefois.

Nahashel semble mal à l'aise. Dieu ne manque pas de s'en apercevoir. Aurait-il enfin une attitude plus respectueuse envers son Créateur ?

– Parle ! Je t'écoute. En général, ta langue est acérée et tu sais t'en servir sans retenue.

– Vous me jugez durement, Seigneur.

– Dis-moi ce qui ne va pas et finissons-en. Quel est le problème aujourd'hui ?

– Voudrais-tu venir sur Terre une dernière fois ? Il faut que Tu juges par Toi-même, c'est important.

Adam et Ève sont au bord du ruisseau. Ils sont allongés, nus, côte à côte, sur une petite plage de sable fin à l'ombre d'un arbre au feuillage léger. Ils admirent le soleil qui décline lentement sur l'horizon. De temps en temps leurs regards glissent l'un vers l'autre s'attardant sur ce qui les différencie et leur donne envie de découvrir plus avant. Dieu et Nahashel se tiennent à l'écart pour ne pas les déranger.

– Tu les as conçus comme toutes Tes créatures.

– Oui.

– Avec ce que nous n'avons pas.

– Je vous ai imaginés et modelés selon Mon bon plaisir, un par un. Vous n'avez pas besoin de vous reproduire entre vous.

– Mais tous ces êtres...

– C'est différent. Étant donnée la multitude

que J'ai créée, il était hors de question que J'assure leur multiplication. Je les ai façonnés par paire et les ai dotés de tout ce qu'il faut pour qu'elles se multiplient. D'ailleurs si tu observes bien, Adam ne semble pas manquer de quoi que ce soit pour y arriver et Ève dispose de tout ce qu'il faut pour attirer son attention, ce qui ne manque pas de lui faire quelques effets.

– Donc, comme toutes les autres espèces de cette Terre, ils devraient...

– Oui. Ils devraient.

– Pourtant, à part se regarder dans le blanc des yeux toute la journée...

– Pas que dans le blanc des yeux...

– Si je puis émettre une hypothèse : il leur manque quelque chose pour y arriver.

– Tu as sans doute raison.

Comme à chaque fois, Nahashel ne peut cacher sa satisfaction. "Sans moi...", se dit-il, "Dieu..."

– Un archange ne devrait pas être bouffi d'orgueil, Nahashel. Un jour ou l'autre, ça finit par lui retomber dessus et ce qu'il aura pris pour de la mansuétude se révélera n'avoir été qu'une infinie patience usée jusqu'à la corde.

– Reconnais que si je ne Te rapportais pas tous ces défauts, Ta création...

– Tais-toi !

Dieu est perplexe. Il a pourtant tout prévu, les deux sexes, les hormones, les jeux de la séduction, les parades, les caresses...

– Les caresses ! s'écrie-t-il. Comment ai-Je pu oublier cela ? ! Pourtant, J'aurai dû le comprendre depuis longtemps. C'est vrai qu'avec uniquement des anges... Tu n'es qu'un incapable, Nahashel !

– Comment ça ? Je suis un incapable ? Sans moi, Vous ne leur auriez déjà pas donné la vue, l'ouïe, l'odorat et encore moins le goût. Ils auraient donc erré aveugles, sourds, affamés et malades ! Pire, ils auraient certainement fini

croqués sous la dent d'un fauve...

- Oui, oui, des évidences après coup, c'est facile! Mais il n'empêche que tu n'as pas compris qu'il leur manquait le toucher! Le TOUCHER, Nahashel. Le TOUCHER! Sans le toucher, comment veux-tu qu'ils se caressent, qu'ils s'explorent et qu'ils puissent se reproduire? C'est la première chose que fait un être vivant : explorer le monde qui l'entoure grâce à ses mains, à ses doigts...

- Alors, là, je n'ai jamais vu une pareille mauvaise foi!

- Et moi donc! Mais rassure-toi, Je ne t'en tiendrai pas rigueur. Après tout, n'avais-je pas prévu tous les organes nécessaires? Peux-tu dire que j'ai manqué d'intuition ou de bon sens dans la mise en place de ce plan divin? Non!

Une fois de plus, Dieu vit que cela était bon, que cela était bien. Adam et Ève s'enlaçaient et s'embrassaient goulûment sur la plage de sable blond : Son œuvre était complète. Il conclut en donnant une bourrade dans le dos de Nahashel en disant "Tu vois, ça ne sert à rien de s'énerver pour ce genre de détail. J'ai toujours une solution."

Il y eut un soir, il y eut un matin.

Au treizième jour, alors que le peuple céleste se prépare à louer Dieu et son Œuvre, que tous s'activent à préparer un banquet en Son honneur, ne voyant pas Nahashel, Dieu demande à ce qu'on aille le chercher.

- Tu es triste, tu boudes? Pourquoi? Tout est parfait maintenant. Il reste encore un peu de travail pour mettre l'Humanité sur de bons rails, mais ça va se faire. Nous surveillerons tout cela d'un peu loin, il faut qu'ils apprennent à se débrouiller tout seuls. Tu devrais être satisfait, non?

- J'ai..., commence Nahashel.

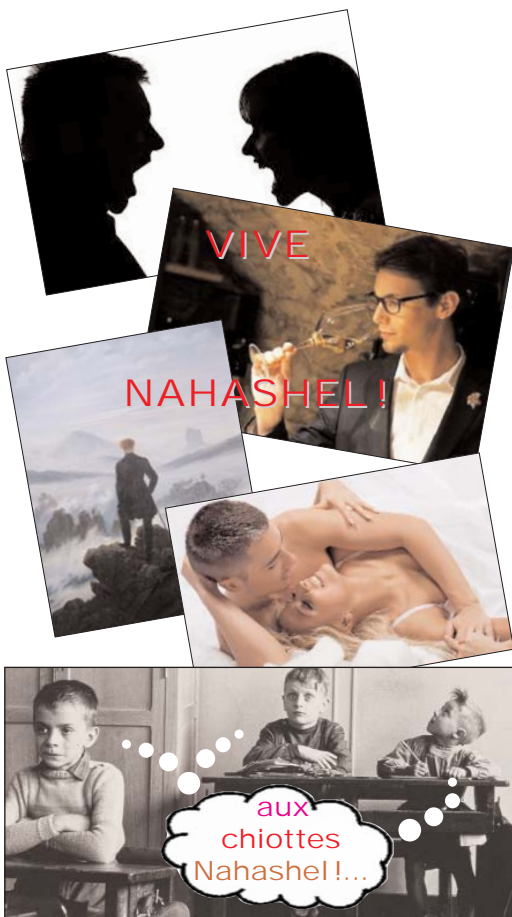
Dieu se prépare au pire.

"... pense que ces êtres, supérieurs à toutes les autres espèces sur Terre, devraient recevoir en plus de tout ce que Tu leur as donné... la connaissance. Ils pourraient ainsi..."

- La connaissance! Ah ça, JAMAIS! Tu entends, JAMAIS! Ce serait la pomme de discorde entre eux et Moi. Je te l'interdis! Tu m'entends? JAMAIS!

Nahashel n'insiste pas. Il salue le Très-Haut en lui promettant de se joindre à la fête. En se retournant, il a ce petit sourire en coin qui lui est si familier.

Mais ça, c'est une autre histoire...



PLUME BLEUE

Plume bleue. D'un bleu turquoise lumineux. Tu la souffles elle reste en suspens un instant oscille va et vient. N'attends pas qu'elle touche le sol... Souffle encore ! Un filet ! Pas les joues rondes bouffies d'air, non ! Juste une brise de poumon.

La plume bleue du plumeau s'est échappée. Il s'en échappe toujours une quand Julienne fait le ménage. Je la ramasse dans son dos. Dans une boîte en fer aux jointures rouillées elles s'entassent indéfiniment. Il me semble que je pourrais en ajouter cent, mille et plus.

Julienne est une femme aux odeurs fortes, ronde de taille et de mollets. Elle me brosse les cheveux, noue la ceinture de ma robe vichy et d'une tape câline m'envoie jouer ailleurs.

J'attends le mardi avec impatience. Jour des poussières. Julienne sort le plumeau. Un plumeau bleu qui s'évide. Julienne râle un peu ; maman a encore oublié d'en acheter un neuf. De sa masse gracieuse elle époussette dans un frôlement des choses, un feulement de chaton, presque sans un bruit. Chaque bibelot, chaque livre est retourné en tous sens comme une chatte lave son petit. Tapie derrière le fauteuil, je guette la plume bleue qui s'évade. Celle qui, immanquablement, oscillera, ira viendra et se posera là, si près de son talon de pantoufle qu'il me faudra bondir sans faire craquer le parquet.

De la fenêtre je devine les saisons. Lady, ma nurse, m'apprend l'anglais et d'autres choses qui me lassent vite !

Dans l'ennui des après-midi, dressée sur mon lit, j'ouvre grand ma boîte en fer, la retourne et la pluie de plumes bleues inonde ma chambre. Amazonie, Océan pacifique, des Indiens pourpres me sourient, m'enroulent de feuilles de noyers, me plongent dans des fleuves boueux. La nuit grésille d'insectes. Les odeurs d'humus et de sucre me saoulent.

Pluie encore. Bleu transparent, léger. Dans le silence du déluge, un craquement lointain d'orage. C'est l'automne des forêts lourdes immenses chargées d'étoiles. À l'abri d'un tronc je regarde l'étang qui pétille de gouttes. Le chat blotti se fait ours et les patères bois de caribous.

Pluie soudaine sous un ciel bleu de plomb sentant la terre chaude. Lécher ce sel de nuage saupoudré sur les joues, les épaules, les cheveux en lianes qui gouttent sur les habits. Abritée sous le chêne du jardin j'attends qu'un souffle le secoue et que les gouttes s'écrasent en petits cratères de bouillasse explosive.

Je ramasse les plumes turquoise et recommence encore et encore, cent fois peut-être mille. Dans cette solitude d'enfant têtue les averses succèdent aux ondées. Par la fenêtre je ne vois que le reflet un peu flou de mon visage et de toutes ces plumes qui me font oiseau.

Julienne est partie en retraite, usée, grognant de plus en plus après le balai échevelé, l'aspirateur asthmatique, le plumeau presque nu. J'ai découpé mes robes vichy pour en faire des chiffons, quitté ma chambre somptueuse de moniale, vidé mes armoires, distribué mes jouets aux pauvres que maman aime tant. J'ai rejoint le monde et je m'y suis perdue. Je me suis réfugiée dans des chambres étroites sous les toits de zinc. J'ai voulu dire mais je n'ai pas trouvé l'oreille dans laquelle on murmure.

Mais ce matin, sur le trottoir je l'ai vue là, à mes pieds. La même forme longue d'un bleu pur de fontaine. Je l'ai ramassée, non, plutôt... cueillie. Cette honte que jamais enfant je n'ai connue m'a fait me retourner. Que personne ne me voie soufflant sur une plume bleue.

